Ne reviens pas chercher ta chemise

Les affaires laissées derrière ne remplacent pas un aveu sincère



Laura Bellini

Ne reviens pas chercher ta chemise

Les affaires laissées derrière ne remplacent pas un aveu sincère

Laura Bellini

ROMANS

ISBN: 9788384905609

ALL-IN Rafał Płonkowski



TABLE DES MATIÈRES

INTRO 4
Chapitre 1 - La condition du retour 12
Chapitre 2 - Huit cadrages 23
Chapitre 3 - La lumière que nous n'avions pas prévue 38
Chapitre 4 - Hors cadre 52
Chapitre 5 - Le droit de disposer de son temps 71
Chapitre 6 - Un moment sans prétexte 85
Chapitre 7 - Les choses que nous ne nommons pas 99
Chapitre 8 - Son propre univers 112
Chapitre 9 - Ce qu'on ne peut pas remettre à plus tard 126
Chapitre 10 - Pas seulement pour un instant 143
Chapitre 11 - Le lendemain de tout 159
Chapitre 12 - Une question sans réponse facile 169
Chapitre 13 - Le prix des projets communs 183
Chapitre 14 - Ce qui nous effraie 195
Chapitre 15 - Toutes les choses laissées derrière 206
Chapitre 16 - Un peu d'espace pour respirer 218
Chapitre 17 - Un choix qui m'appartient 231
Chapitre 18 - Sans rien dans les mains 242
Chapitre 19 - Sans aucun prétexte 254
Chapitre 20 - Laisse-la là si tu veux rester 264

INTRO

Ce vendredi, à vingt et une heures dix-sept, l'appartement ressemblait exactement à ce que j'avais imaginé. Les murs clairs reflétaient la lumière chaude des lampes, le parquet en chêne avait la bonne nuance et le dernier fauteuil était placé sous un angle qui permettait, depuis le canapé, d'admirer les façades des immeubles anciens de Cracovie. Chaque chose avait trouvé sa place. Même le petit vase contenant une branche d'olivier, que j'avais déplacé de quelques centimètres tout au long de la journée, avait enfin cessé de m'agacer.

La mission était terminée. Les photographies étaient prêtes, la liste des dernières corrections avait été clôturée et le propriétaire était satisfait. Le lendemain, je devais lui remettre l'ensemble des documents ainsi que les clés. Ensuite, j'avais prévu de rentrer chez moi, de prendre un long bain, de commander quelque chose de bon et de passer toute la soirée sans penser au travail.

C'était un programme parfaitement raisonnable.

Le problème, c'était que Miłosz Brzoza se trouvait toujours dans l'appartement.

Il était près de la fenêtre, en train de vérifier les dernières photographies sur l'écran de son appareil. Il portait un pantalon sombre et un tee-shirt blanc aux manches retroussées. Ses cheveux, habituellement soigneusement coiffés, retombaient légèrement sur son front. Il avait l'air de n'avoir aucune intention de se presser. À vrai dire, je n'avais jamais eu l'impression que Miłosz acceptait facilement que quelqu'un lui impose son rythme.

— C'est la dernière ? demandai-je en désignant son appareil.

— La dernière, à moins que tu ne trouves encore quelque chose à corriger.

— Je n'invente rien. Je remarque simplement les détails.

Il tourna la tête et esquissa un sourire.

— C'est justement pour ça que j'aime travailler avec toi.

Je ne répondis pas tout de suite. Sa remarque semblait innocente, mais, prononcée par lui, elle avait cette propriété particulièrement agaçante de pouvoir tout signifier ou ne rien vouloir dire du tout. Miłosz savait prononcer une phrase qui me revenait à l'esprit pendant des heures, aux moments les moins appropriés, puis se comporter comme s'il s'agissait d'une simple observation sur notre collaboration professionnelle.

Nous nous étions rencontrés quelques semaines plus tôt, à l'occasion de ce même projet. Je m'occupais de la décoration intérieure, tandis qu'il était chargé des photographies immobilières. Au début, nos conversations portaient sur la disposition des meubles, la lumière et les délais. Ensuite, elles avaient commencé à tourner autour du café, de la musique et des raisons pour lesquelles je n'aimais pas les gens qui confondaient assurance et mauvaises manières. Miłosz avait sur le sujet une théorie assez développée.

Puis il y avait eu ces soirées qui n'avaient plus rien à voir avec le travail.

Je n'avais pas prévu de vivre une histoire d'amour. Je ne cherchais personne pour combler mon temps libre. J'avais trente-deux ans, mon propre travail, mon appartement et suffisamment d'expérience pour savoir qu'un moment

agréable ne signifiait pas automatiquement le début de quelque chose de sérieux. Mais je n'avais pas non plus envie de prétendre que la proximité ne comptait pas, alors que nous savions parfaitement tous les deux qu'elle comptait.

Miłosz semblait avoir une conception beaucoup plus souple de la question.

— J'ai terminé, annonçai-je en retirant les échantillons de tissus du plan de travail. Demain, je rends les clés. Tu peux m'envoyer les photos en haute résolution et je les transmettrai au propriétaire.

— Je les ai déjà envoyées.

— Bien sûr. — Je levai les yeux vers lui. — Alors, nous pouvons considérer que nous sommes libres.

— Ça sonne plutôt solennel.

— C'est juste une information concernant la fin de notre mission.

— Je sais.

Il retourna à ses photographies tandis que je me tournais vers la table. C'était précisément là que se trouvait la chose que je n'avais pas réussi à intégrer dans aucun de mes plans soigneusement préparés.

La chemise de Miłosz.

Bleu marine, en coton doux, avec un col légèrement froissé. Je l'avais trouvée le matin même sur le dossier d'une chaise. Auparavant, elle traînait par terre, près du canapé, mais j'avais décidé de ne pas la laisser là. Je n'avais pas l'intention de la laver, de la repasser ou de faire semblant d'ignorer à qui elle appartenait.

Je l'avais pliée avec soin et déposée à côté de son sac photographique.

— Elle est à toi, dis-je.

Miłosz regarda la chemise, puis moi.

— Tu t'en es souvenue.

— Difficile d'oublier un vêtement qui occupe la moitié d'une chaise.

— Je pensais que tu l'avais peut-être jetée.

— Pourquoi aurais-je jeté tes affaires ?

— Je ne sais pas. Certaines personnes aiment les gestes dramatiques.

— Certaines personnes laissent leurs vêtements derrière elles comme si elles avaient l'intention de revenir.

Il garda le silence quelques instants. Son expression avait à peine changé, mais je remarquai qu'il avait cessé de faire tourner son appareil entre ses mains.

— Je pourrais repasser la prendre demain, dit-il.

Je secouai la tête.

— Tu peux l'emporter maintenant.

— Je ne suis pas pressé.

— Moi, un peu.

Il n'y avait rien dans cette phrase que je n'aurais pas pu justifier. J'avais eu une longue journée, un rendez-vous avec un client m'attendait le lendemain matin et je voulais simplement retrouver ma propre vie. Sauf que nous savions parfaitement tous les deux qu'il ne s'agissait pas uniquement d'une chemise.

Miłosz s'approcha de la table. Il la prit, déplia le tissu et observa un instant le poignet.

— Elle sent bon, remarqua-t-il.

— Elle est propre.

— Je ne parlais pas de la lessive.

Il avait prononcé ces mots calmement, sans sourire. Je me souvenais de quelques jours plus tôt, lorsqu'il s'était tenu derrière moi dans la cuisine pendant que je préparais du café. Il m'avait alors dit qu'il aimait l'odeur de mes cheveux. Je me souvenais aussi de m'être retournée vers lui au lieu de faire semblant de ne pas avoir entendu.

Miłosz avait le don de remarquer les petits détails qui échappaient aux autres. Il savait quand j'avais besoin d'un moment de silence, quand j'étais en colère malgré mon sourire et quand il était temps d'arrêter de plaisanter.

C'était précisément cela qui m'attirait chez lui, bien plus que son apparence.

Dommage qu'il soit si doué pour comprendre les besoins des autres et si peu doué pour nommer les siens.

— Miłosz...

— Natasza.

Il prononça mon prénom avec une pointe d'amusement, comme s'il savait déjà ce que j'allais faire.

— Ne commence pas.

— Je ne commence rien.

— C'est justement le problème.

Son sourire disparut. Pendant un instant, nous nous regardâmes de part et d'autre de la table, sur laquelle reposaient, à côté de la chemise, mon carnet, deux crayons et quelques échantillons de tissus. Des objets ordinaires, un appartement ordinaire, la fin ordinaire d'un projet. Tout aurait dû être simple.

— Nous ne sommes pas obligés de parler de tout maintenant, finit-il par dire.

— Je ne t'ai pas demandé de parler de tout.

— Alors, de quoi veux-tu parler ?

J'avais envie de répondre : de nous. De ce que nous étions réellement en train de vivre lorsque le travail s'arrêtait et que nous nous retrouvions seuls. De la raison pour laquelle il était capable de venir chez moi après minuit, simplement pour boire un thé en ma compagnie, puis de parler de ses affaires le lendemain matin comme si elles avaient été l'unique raison de sa visite. De la raison pour laquelle il trouvait toujours un prétexte pour prolonger nos rendez-vous, sans jamais proposer quelque chose qui aurait exigé de donner un nom à notre relation.

Au lieu de cela, je refermai mon carnet.

— De savoir si tu comptes vraiment venir chercher cette chemise demain.

Miłosz me regarda attentivement.

— Si tu veux que je vienne.

— Je ne veux pas que tu viennes simplement parce que tu as oublié un vêtement ici.

— Et si j'avais une autre raison ?

Ce fut la première phrase de la soirée qui ressemblait à autre chose qu'une plaisanterie ou qu'un échange de banalités confortables. Pourtant, je ne fis aucun pas vers lui. Je n'avais pas l'intention de lui faciliter la tâche en lui permettant de se rétracter avant même qu'il ait terminé sa pensée.

— Alors, tu peux me la dire.

Pendant quelques secondes, j'eus l'impression qu'il allait vraiment le faire. Je le vis baisser les yeux vers la chemise, puis les relever vers moi. Quelque chose avait changé dans son expression, quelque chose que je ne parvenais pas à identifier. De l'hésitation ? De la prudence ? Peut-être simplement de la fatigue.

Finalement, il glissa la chemise dans son sac.

— Bonne nuit, Natasza.

Je n'essayai pas de le retenir. Non pas parce que je ne voulais pas qu'il reste. C'était précisément parce que j'en avais trop envie pour accepter une nouvelle fois de faire semblant que sa présence pouvait tenir lieu de réponse.

Je l'accompagnai jusqu'à la porte. Avant de sortir, il se retourna une dernière fois.

— On s'appelle demain pour les photos ?

— Pour les photos, oui.

Il acquiesça. Il ne m'embrassa pas, ne toucha même pas ma main. Il resta un instant sur le seuil, comme s'il attendait quelque chose qu'aucun de nous ne voulait formuler à voix haute. Puis il partit.

Je refermai la porte et m'y appuyai de tout mon dos.

Le silence avait de nouveau envahi l'appartement. Il restait l'odeur du café, la chaleur des lampes et une légère trace du passage de quelqu'un. Sur le dossier de la chaise, il y avait désormais une place vide, celle qu'occupait sa chemise le matin même. Je ne m'étais pas attendue à ce qu'un objet aussi insignifiant puisse laisser derrière lui un vide aussi visible.

Je retournai dans le salon et éteignis la lampe au-dessus de la table. J'avais tout ce qu'il fallait pour tourner cette

page : un projet achevé, des documents préparés, mes propres projets et, enfin, un cintre vide sur lequel sa veste était suspendue depuis plusieurs jours.

Il ne me manquait qu'une seule réponse.

Miłosz voulait-il vraiment revenir vers moi, ou était-il simplement incapable de décider à quel moment il devait partir ?

Chapitre 1 - La condition du retour

Le samedi matin, Cracovie avait l'air d'une ville qui n'avait absolument pas l'intention de se soucier de mes projets. Les rues étaient animées comme d'habitude, les tramways traversaient les carrefours et les gens, leur gobelet de café en papier à la main, se dépêchaient de rejoindre leurs occupations. Quant à moi, je me tenais dans l'appartement de la rue Krupnicza, un dossier de documents dans une main et mon téléphone dans l'autre. Un message de la propriétaire s'affichait à l'écran depuis dix minutes.

Marta Kulesza devait arriver à dix heures trente pour récupérer les clés et signer le procès-verbal de fin de chantier. Ensuite, il ne me resterait plus qu'à rentrer chez moi. Je n'avais plus l'intention de réajuster les coussins, de déplacer les lampes ou de me demander si les rideaux auraient été plus beaux dans une nuance de blanc cassé. Le projet était terminé. Du moins, autant qu'un projet pouvait l'être lorsqu'une cliente possédait une capacité illimitée à découvrir de nouvelles possibilités.

Le message de Marta était bref.

« J'aurai quinze minutes de retard. J'aimerais encore vous poser une question. Miłosz sera-t-il là lui aussi ? »

Je le relus.

Je ne répondis pas.

Non pas parce que j'ignorais la réponse. Miłosz n'avait aucune raison de venir ici. Les photographies avaient été prises, les fichiers envoyés et, la veille, il avait même récupéré sa chemise. Si Marta souhaitait discuter d'un sujet

concernant les photographies, elle pouvait le contacter directement.

C'était précisément ce que j'allais lui proposer lorsque je remarquai un petit étui noir sous la table basse du salon.

Je m'accroupis et le ramassai. Il était plat, fabriqué dans une matière rigide et muni d'une petite fermeture éclair. Je savais ce qu'il contenait : des cartes mémoire et un petit lecteur que Miłosz utilisait pour son travail. Il avait probablement glissé de la poche latérale de son sac lorsqu'il avait rangé son matériel la veille au soir.

Pendant un instant, j'envisageai de le laisser à la réception de l'immeuble. Puis je me dis que je ne devais pas prendre de décision à sa place. Il contenait des fichiers professionnels, peut-être aussi des photographies issues de commandes privées. Je n'avais aucune raison de supposer qu'il pouvait attendre jusqu'au lundi.

Je pris mon téléphone.

« Tu as oublié ton étui à cartes chez moi. Je suis encore dans l'appartement jusqu'à onze heures. »

Sa réponse arriva plus vite que prévu.

« J'arrive dans vingt minutes. »

Je regardai ma montre.

— Évidemment, murmurai-je pour moi-même.

J'aurais parfaitement pu lui écrire que je laisserais l'étui à Marta. J'aurais aussi pu lui demander si un envoi par coursier ne suffirait pas. À la place, je reposai mon téléphone et retournai vérifier les documents, comme si ma concentration pouvait déterminer si Miłosz apparaîtrait ou non dans l'escalier.

Il arriva dix-huit minutes plus tard.

J'entendis la sonnette avant même d'avoir eu le temps de refermer mon dossier. J'ouvris la porte et le découvris dans une veste sombre, son appareil photo en bandoulière. Il tenait deux gobelets en carton dans une main.

— Bonjour, dit-il.

— Je ne savais pas que la récupération d'un étui comprenait un service de restauration.

— Ce n'est pas compris. Un des cafés est pour moi.

— Formidable. Au moins, je n'aurai pas l'impression de devoir te recevoir.

Il sourit et je m'écartai pour le laisser entrer.

— Tu es toujours en mode gestion de l'espace ? demanda-t-il en regardant autour de lui.

— Je suis toujours en mode remise de l'appartement à sa propriétaire.

— Donc, tout est à sa place ?

— À part toi.

— Ça, je peux le corriger rapidement.

Il posa un gobelet sur le plan de travail et tendit la main vers l'étui qui se trouvait à côté des documents. Je le lui tendis sans commentaire. Il vérifia le contenu, ouvrit la fermeture, compta les cartes et ne rangea le tout dans son sac qu'une fois certain que rien ne manquait.

— Merci.

— Il n'y a pas de quoi.

Il aurait pu repartir immédiatement. Il avait récupéré ce pour quoi il était venu. Je pouvais retourner à mes occupations. Pourtant, au lieu de se diriger vers la porte,

Miłosz s'arrêta près de la fenêtre et observa la lumière qui tombait sur le parquet.

— Tu sais que je n'ai pas pris une seule photo hier ? demanda-t-il.

— Je ne savais pas. Je pensais que tu avais terminé toute la série.

— J'ai terminé. Mais il y a encore un cadrage que j'aimerais avoir.

— Pourquoi ?

— Pour moi.

— Miłosz, cet appartement est pratiquement déjà livré.

— Je sais.

— Alors, je ne pense pas que nous devrions commencer une nouvelle séance photo.

Il se tourna vers moi.

— Tu dois toujours avoir le dernier mot ?

— Seulement lorsque quelqu'un essaie de prolonger le travail sans avoir convenu des conditions.

— Dans ce cas, nous avons quelque chose en commun.

Je ne répondis pas. Il avait raison, mais je n'avais aucune intention de lui faciliter la tâche.

— Marta veut nous parler, finis-je par dire.

— Je sais. Elle m'a écrit.

— Et, naturellement, tu n'as pas pensé à me prévenir.

— Je ne savais pas si tu viendrais.

— Je suis ici depuis ce matin.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

Son ton avait changé. Il n'était plus plaisantin et je compris que la conversation que nous avions évitée la veille venait de trouver une nouvelle occasion de se présenter.

— Alors, qu'est-ce que tu voulais dire ? demandai-je.

Miłosz posa son gobelet et glissa les mains dans les poches de sa veste.

— Marta a reçu une proposition du magazine Wnętrza Krakowa. Ils souhaitent publier un article sur l'appartement. Ils ont besoin de quelques photographies supplémentaires, d'une courte présentation du projet et d'une autorisation pour utiliser les images.

— Comment le sais-tu ?

— Elle m'a appelé hier soir.

— Elle m'a également écrit pour me dire qu'elle avait quelque chose à discuter avec moi. Elle n'a pas mentionné le magazine.

— Peut-être voulait-elle nous en parler ensemble.

Je jetai un coup d'œil à mon téléphone. Effectivement, Marta n'avait donné aucun détail. Je savais cependant qu'une telle publication pourrait être importante pour moi. J'avais travaillé plusieurs mois sur cet intérieur. C'était le premier projet pour lequel on m'avait laissé réaliser pleinement ma propre conception, de l'aménagement fonctionnel jusqu'au choix du moindre détail. Une publication dans un magazine spécialisé pourrait m'aider à décrocher de nouveaux contrats et, surtout, montrer que j'étais capable de mener un projet de manière indépendante.

— C'est une bonne nouvelle, dis-je avec prudence.

— C'est ce que je pense aussi.

— Dans ce cas, nous devons déterminer exactement ce qu'ils attendent de nous.

— C'est précisément pour ça que je suis ici.

— Non. Tu es ici parce que tu as oublié ton étui.

— L'un n'empêche pas l'autre.

Je le regardai, incrédule.

— Tu comptes vraiment profiter de chaque occasion pour revenir dans cet appartement ?

— Pas de chaque occasion.

— Seulement de celles qui ont une justification suffisamment valable ?

— Ça dépend de la qualité de la justification.

Je ne souris pas, même si j'en avais envie.

— Je ne veux pas que nous commencions à mélanger le professionnel et le privé.

— Nous n'y sommes pas obligés.

— Hier non plus, nous n'y étions pas obligés.

Il me regarda en silence pendant un instant. Je n'avais aucune intention de revenir sur cette phrase. Je n'avais rien dit que je ne pensais réellement.

— Tu as raison, finit-il par répondre.

Cette réponse me surprit davantage que n'importe quelle plaisanterie.

— C'est bien que nous soyons d'accord sur au moins une chose.

— Mais je ne vais pas prétendre que je n'aime pas passer du temps avec toi.

Il prononça ces mots calmement. Sans chercher à détendre l'atmosphère ni à se réfugier derrière une plaisanterie.

Pendant une seconde, j'oubliai les documents.

— C'est gentil de ta part.

— Ce n'était pas censé ressembler à un compliment.

— Peut-être parce que je ne sais pas quoi en faire.

— Tu n'as rien à faire.

C'était précisément ce genre de réponse qui rendait les conversations avec lui si difficiles. Il était capable de dire quelque chose de personnel, puis de me laisser entièrement responsable de la signification de ses paroles.

Avant que je puisse répondre, l'interphone sonna. Marta.

Je lui ouvris et Miłosz retourna à son café. Quelques minutes plus tard, la propriétaire entra dans l'appartement avec un large sourire et un grand sac en bandoulière.

— Vous êtes tous les deux là ! Parfait.

Marta avait une quarantaine d'années, l'énergie d'une personne qui avait toujours trois idées de plus qu'elle ne pouvait en réaliser et une étonnante capacité à prendre des décisions à la dernière minute. Travailler avec elle n'était pas toujours facile, mais j'appréciais son enthousiasme. Elle ne considérait pas la décoration intérieure comme une simple affaire d'achat de coussins pour un nouvel appartement.

Elle observa une nouvelle fois le salon, complimenta l'éclairage et nous raconta qu'elle avait montré les photographies, la veille au soir, à une amie qui travaillait dans une rédaction.

— Et vous savez quoi ? Elles leur ont tellement plu qu'ils veulent en faire un article plus important. Pas une simple présentation immobilière, mais une véritable histoire sur un appartement qui a conservé le caractère de son immeuble ancien tout en bénéficiant d'une nouvelle vie.

Je souris.

— C'est effectivement intéressant.

— Ils voudraient huit photographies, peut-être neuf, ainsi qu'un texte présentant le concept. La date limite est jeudi prochain. Si vous acceptez, la rédaction prévoit une publication au début du mois prochain.

— Huit photographies ? demanda Miłosz.

— Oui. Mais je ne veux pas simplement reprendre ce que nous avons déjà. J'aimerais quelques cadrages supplémentaires sur les détails, peut-être jouer un peu différemment avec la lumière. Et un texte qui explique pourquoi nous avons choisi ces solutions.

Marta se tourna vers moi.

— Natasza, c'est ton concept. J'aimerais que tu prépares la présentation. Et toi, Miłosz, tu pourrais prendre les photographies. Bien sûr, vos deux noms apparaîtront dans l'article.

Je ressentis d'abord une véritable excitation. Puis, presque aussitôt, je commençai à calculer les obligations que cela représentait.

— Je dois vérifier mon agenda, répondis-je.

— Je comprends. Je ne veux rien vous imposer.

— Ce n'est pas une question d'imposition. J'ai simplement déjà un autre projet prévu.

Marta acquiesça.

— Alors, mettez-vous d'accord entre vous pour savoir si c'est possible. Votre collaboration m'importe beaucoup, parce que c'est justement grâce à elle que l'appartement a pris cette forme.

Miłosz me regarda.

— Moi, je suis intéressé.

Évidemment.

— Je n'ai pas encore pris de décision, répondis-je.

— Natasza a raison, intervint Marta. D'abord les conditions, ensuite les engagements. Je vous enverrai un message avec les exigences de la rédaction.

Quelques minutes plus tard, nous signâmes les documents et Marta récupéra les clés. Lorsqu'elle fut partie, je me retrouvai seule avec Miłosz. Il n'y avait désormais plus aucune raison de rester ici.

— Tu n'es pas obligée d'accepter, dit-il.

— Je sais.

— Mais ce serait dommage.

— Pour le projet ou pour toi ?

Il me regarda avec un léger sourire.

— Je ne vais pas prétendre que c'est uniquement pour le projet.

Je glissai le dossier sous mon bras.

— J'ai une condition.

— Je t'écoute.

— Si nous travaillons ensemble, tout sera convenu à l'avance. Le périmètre du travail, les délais, les droits sur les

photographies et la manière dont l'article sera signé. Je ne veux pas de surprises par la suite.

— D'accord.

— Et je n'ai pas l'intention de passer des heures supplémentaires avec toi simplement parce que tu décideras de retoucher l'éclairage pour la dixième fois.

— Ça, je peux te le promettre, avec une petite réserve.

— Laquelle ?

— Si tu déplaces le vase de trois centimètres, je risque de perdre patience.

Cette fois, je ris.

— Ce n'était pas un vase. C'était une composition.

— Bien sûr.

Nous sortîmes ensemble sur le palier. En bas de l'escalier, je m'arrêtai près de la porte d'entrée.

— Je t'enverrai un message quand j'aurai pris ma décision.

— Très bien.

— Ne m'appelle pas avant.

— Je ne t'appellerai pas.

— Et ne laisse plus rien dans cet appartement.

— Je ferai de mon mieux.

— Miłosz.

— Oui ?

— Je suis sérieuse.

Il me regarda quelques instants, puis acquiesça.

— Je sais, Natasza.

Je sortis la première dans la rue. J'avais devant moi un samedi libre, quelques affaires à régler et un appartement dans lequel je pouvais enfin rentrer sans penser aux meubles de quelqu'un d'autre. Je n'avais pas l'intention de laisser une proposition professionnelle bouleverser mon emploi du temps.

Pourtant, au moment où je montais dans ma voiture, mon téléphone vibra.

Un message de Miłosz.

« Pour le projet : j'ai quelques idées de cadrages supplémentaires. Pour le privé : je ne vais pas prétendre que je n'attends pas ta décision. »

Je le lus deux fois.

Je ne répondis pas immédiatement. Je posai le téléphone sur le siège passager et démarrai. Ce ne fut qu'au premier feu rouge, lorsque les voitures s'immobilisèrent en une longue file, que je revins à son message.

« Envoie-moi tes idées. Pour le reste, nous verrons plus tard. »

Il répondit presque aussitôt.

« C'est déjà quelque chose. »

Je ne savais pas s'il parlait du projet ou de nous. Et, pour la première fois depuis longtemps, je n'étais pas certaine de vouloir vraiment connaître la réponse.

Chapitre 2 - Huit cadrages

Le lundi, à dix-sept heures trente, j'étais assise à mon bureau, dans mon appartement, en train d'essayer de déterminer si huit photographies suffiraient pour raconter l'histoire d'un intérieur qui m'avait occupée pendant les quatre derniers mois de ma vie.

Le document contenant les exigences de la rédaction était ouvert sur l'écran de mon ordinateur. Marta me l'avait envoyé la veille au soir et je l'avais déjà lu trois fois. La rédaction ne voulait pas seulement des photographies, mais également une courte présentation des choix de conception, des informations sur les matériaux utilisés et quelques phrases consacrées à l'histoire de l'immeuble. Le délai était effectivement serré, mais réalisable.

Dans des circonstances normales, je me serais immédiatement mise au travail.

Cette fois, pourtant, j'attendais un message de Miłosz.

Je n'avais aucune intention de me le cacher. Il m'avait envoyé le matin même un lien vers une galerie contenant ses propositions de cadrages supplémentaires. Mais, au lieu de me transmettre les images en pièces jointes, il m'avait invitée dans son studio afin que nous puissions les examiner sur un écran plus grand. Selon lui, certains détails nécessitaient de comparer plusieurs versions et je ne voulais pas prendre de décision à partir de petites vignettes.

C'était une justification rationnelle.

Du moins, à moitié.

À dix-sept heures quarante, je refermai mon ordinateur, me changeai et sortis. Miłosz m'avait donné une adresse rue

Józefa, dans l'une des vieilles maisons de Kazimierz. Son studio se trouvait au premier étage, au-dessus d'un petit atelier de céramique. Lorsque j'arrivai, l'escalier était imprégné d'une odeur d'argile humide et de café fraîchement préparé.

Je frappai deux fois.

La porte s'ouvrit presque immédiatement.

— Ponctuelle, remarqua-t-il.

— Je ne voulais pas te donner une nouvelle occasion de faire des commentaires.

— Dommage. J'en avais préparé quelques-uns.

— Garde-les pour plus tard.

Il me fit entrer.

Le studio était plus grand que je ne l'avais imaginé. Il ne ressemblait pas à un bureau de photographie classique. Le long d'un mur, des étagères accueillaient des livres consacrés à l'architecture, à la photographie et à l'art. Sous la fenêtre se trouvait une grande table de travail sur laquelle étaient éparpillés des tirages, des carnets et plusieurs appareils photo. Au fond de la pièce, un poste informatique était installé avec deux écrans. Tout était ordonné, mais sans cette impression de froideur que dégagent parfois les espaces trop parfaitement organisés. C'était manifestement un endroit où quelqu'un travaillait réellement, et pas seulement un lieu destiné à recevoir des clients.

— Je pensais que les photographes exposaient davantage leur matériel, dis-je.

— Je le fais. Simplement, tout n'a pas besoin de traîner dans le passage.

— Donc, il existe quand même quelque chose que tu ne photographies pas.

— Je ne photographie pas mon propre désordre. Je tiens à préserver ma réputation.

Il retira sa veste et me désigna une chaise près de la table.

— Un café ?

— À condition que tu ne me racontes pas que le tien est le meilleur de Cracovie.

— Ce n'était pas mon intention. Il est simplement assez bon pour ne pas avoir besoin de publicité.

Il me tendit une tasse et s'assit en face de moi. C'est alors seulement que je remarquai les petites impressions des photographies de l'appartement, soigneusement disposées sur la table. Chacune portait un numéro et, au verso, une courte annotation. À côté se trouvait le plan de l'intérieur, avec les différents points de prise de vue indiqués.

— Tu as préparé tout ça depuis samedi ? demandai-je.

— J'avais déjà une partie du matériel. J'ai préparé les autres cadrages hier.

— Tu n'étais pas obligé de tout imprimer.

— Je sais. Mais je trouve plus facile de comparer les images sur papier. Sur un écran, tout paraît un peu trop parfait.

Il fit glisser le premier tirage vers moi.

La photographie montrait le salon dans un cadrage assez large, avec les fenêtres, le canapé et une partie de la bibliothèque. La lumière arrivait de côté et soulignait la texture du parquet. La photo était réussie, mais il lui

manquait quelque chose qui la distinguerait d'une simple présentation immobilière.

— Celle-ci, on la garde, dis-je. Elle montre bien la disposition de la pièce.

— Je suis d'accord.

— La deuxième aussi. La cuisine avec la vue sur la table.

— J'avais quelques hésitations à son sujet.

— Pourquoi ?

— Elle est correcte, mais elle ne raconte rien de nouveau.

Je regardai attentivement la photographie. Il avait raison. La cuisine était jolie, mais un cadrage similaire aurait pu être réalisé dans des dizaines d'autres appartements.

— Nous pourrions prendre la photo depuis l'autre côté. De manière à montrer la transition entre la cuisine et le salon.

— C'est précisément ce que je propose.

Pendant les quinze minutes suivantes, nous discutâmes de la composition. Nous n'étions pas d'accord sur tous les points, mais la conversation avançait avec une facilité surprenante. Miłosz ne défendait pas chaque photographie simplement parce qu'il l'avait prise. Il était capable de reconnaître la pertinence de mon idée et, lorsqu'il n'était pas d'accord avec moi, il expliquait ses raisons.

C'était une découverte agréable.

Je connaissais beaucoup de gens qui prenaient la moindre critique pour une attaque personnelle. Miłosz, lui, écoutait avant de répondre. Il n'avait pas besoin d'avoir raison sur chaque détail pour se sentir sûr de lui.

Je m'attardai davantage sur le troisième tirage.

— Celui-ci est bien.

La photographie montrait une petite partie de l'entrée. Une ancienne porte, sa poignée d'origine conservée, une nouvelle lampe et un mur clair. On ne voyait pas toute la pièce, seulement l'association des matériaux et de la lumière.

— C'est justement pour ça que je l'ai prise, dit-il.

— Pour montrer la poignée ?

— Parce que je ne voulais pas que tout ait l'air neuf.

Je regardai de nouveau l'image.

— La plupart des clients attendent exactement ce résultat. Tout neuf, uniforme, parfaitement assorti.

— Et toi ?

— Je pense qu'un appartement doit donner l'impression que quelqu'un peut réellement y vivre. Pas ressembler à un catalogue.

— Je sais.

Je relevai les yeux.

— Comment ça ?

— Parce que, pendant toute la durée du projet, tu as veillé à ne pas supprimer les éléments qui avaient de l'importance pour cet endroit. Même lorsque Marta voulait remplacer les anciennes portes, tu l'as convaincue de conserver leur structure d'origine.

Je ne m'attendais pas à ce qu'il s'en souvienne. Nous avions parlé de ces portes lors de l'une de nos premières visites, lorsque je lui avais montré les plans et expliqué pourquoi je ne voulais pas les remplacer par des modèles neufs. Ensuite, le sujet avait disparu au milieu de dizaines d'autres décisions.

— C'était la bonne décision, dis-je.

— C'était la tienne. Ça suffisait.

Je reposai la photographie sur la table.

— Tu n'as pas besoin de me convaincre de la valeur de mon propre projet.

— Ce n'est pas ce que j'essaie de faire.

— Alors, qu'est-ce que tu fais ?

— Je te montre que je fais attention.

Cette phrase resta suspendue entre nous. Miłosz tendit la main vers sa tasse, comme s'il n'avait rien dit de particulier. Moi, en revanche, je sentis que la conversation prenait une direction que je n'avais pas prévue.

Je revins aux tirages.

— Il nous faut encore une photographie de la chambre.

— J'ai deux variantes.

— Montre-moi.

Il fit glisser les photographies vers moi. La première était classique, avec une vue large du lit et des tables de chevet. La seconde ne montrait qu'une partie de la literie, la table de nuit et la lumière qui se répandait sur le mur.

— La deuxième, décidai-je.

— Je pense la même chose.

— Pourquoi ne me l'as-tu pas envoyée avant ?

— Parce que je voulais savoir si tu remarquerais la même chose que moi.

— Ça ressemble à un test.

— Peut-être un peu.

— Je n'aime pas les tests.